

La Grèce

Sommaire

1 - DEPART D'ITALIE	2
2 - CORFOU	2
3 - ITHAQUE	3
4 - MISSALONGHI	3
5 - NAVPAKTOS	4
6 - TRISONIA	4
7 - GALAXIDHI	5
8 - KIOTA	5
9 - CORINTHE	6
10 - AIGINE	6
11 - KYTHNOS	6
12 - NAXOS	7
13 - ASTIPALEA	8
14 - NISIROS	9
15 - SYMI	9

1 - DEPART D'ITALIE

Cela fait plusieurs jours que le skipper a des fourmis dans les jambes. Il aimerait bien partir mais la météo ou les marins locaux lui disent de rester. Aldo : « Allons, ça fait trois semaines que tu es là, tu ne va pas faire une histoire pour un jour de plus ou un jour de moins ! »

Et puis vraiment, rester dans le port d'Otrante ne pose aucun problème ; nous y avons rencontré des voyageurs, Français et Anglais, extrêmement sympa. Nous y avons créé une petite communauté qui a affronté aussi bien de forts coups de vent au quai, au mouillage que des soirées décoiffantes et des feux d'artifice somptueux. Nous avons tous été bénis par 'la Madonna dell'alto mare' et cela crée des liens...

Ce 12 septembre pourtant rien n'y fait, il faut partir. L'automne approche et il reste encore beaucoup de route jusqu'au lieu d'hivernage. Sera-ce la Crète, sera-ce la Turquie nous hésitons encore beaucoup.

Martine a passé (il y a vingt ans déjà !) 2 étés en Grèce. Elle en garde un tel souvenir que nous en attendons beaucoup. Après trois mois de Croatie nous sommes affamés de relations humaines avec les locaux et de vie décontractée en plein air.

Premiers milles dans le canal d'Otrante et premiers orages assez violents. Puis le vent, de nord-ouest se lève et nous pousse vite, très vite vers notre destination. Au milieu de la journée et compte tenu des conditions qui ne cessent de se renforcer, nous décidons de mettre le cap sur Othonoi, petit îlot appartenant à la Grèce mais situé sur la route entre Otrante et Corfou. Nous devrions l'atteindre avant la nuit.

En attendant, la mer et le vent montent. « Et si on sortait la cane à pêche ? » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Depuis que nous sommes partis nous avons trempé notre 'rapalla' de longues heures dans la mer sans aucun succès. Nous en avons longuement parlé avec d'autres bateaux ayant, eux, plus de succès. Il semblerait qu'avec nos plombs, notre vitesse constante, nos paters noster, etc. nous soyons beaucoup trop sophistiqués ! Qu'à cela ne tienne, nous utiliserons un fil et un rapalla, c'est tout.

Il n'a pas fallu longtemps : au bout d'une heure on entend le bruit caractéristique du moulinet qui se déroule. Cela nous est déjà arrivé plusieurs fois mais à chaque fois que l'on remonte la ligne, il n'y a rien au bout. A Otrante, on nous a expliqué qu'il fallait 'laisser le poisson se noyer' (sic). Qu'à cela ne tienne, noyer un poisson ne manque pas de sel (...), laissons faire.

Le moulinet ne fait plus de bruit, on a dû prendre un sac plastique, comme d'habitude. Et nous oublions notre canne car les éléments nous offrent de plus tangibles occupations...

Nous voici en vue d'Othonoi. La mer étant vraiment très forte, nous préparons l'atterrissage bien en avance. On rentre la canne. Comme on déroule une centaine de mètre de fil, cela prend du temps. Au bout d'un moment, dans le sillage du bateau, on voit sauter un animal (qui ne peut être le rapalla). C'est notre prise !



Après plusieurs heures de lutte, la bête est toujours vivante. Oh bien sûr, elle n'est plus aussi fougueuse et ses sauts, tout en étant toujours impressionnants, sont assez rares. Nous la remontons à bord à l'aide d'un filet. Belle bête ! Nous sommes fiers et Martine imagine déjà comment elle va accommoder l'animal.

Lorsque nous plantons la pioche quelques dizaine de minutes plus tard dans la petite anse d'Anthonoi, cette excellente dorade contribuera beaucoup à nous maintenir le moral : l'île est déserte et le vent souffle fort dans le mouillage car l'abri de l'île est tout relatif. Le repos le sera tout autant mais enfin cela valait mieux que de faire des quarts dans une mer très agitée...

Le lendemain c'est avec un vent toujours soutenu que nous reprenons la mer et notre descente sur Corfou se fait à bonne vitesse... Ce qui nous permet d'attraper un thon d'un

petit kilo. Voilà encore un bon dîner en perspective !

2 - CORFOU

Le vent est bien tombé en approchant de l'île et l'on peut manœuvrer avec aisance à la voile. Dans le chenal entre Corfou et l'Albanie des gardes côte veillent et marquent physiquement, avec leur vedette, la limite à ne pas dépasser pour ne pas s'exposer à des repréailles de portée inconnue.



Un mouillage... juste bien !

Après quelques heures de voyage, nous mouillons aux pieds des remparts de la ville. Décor grandiose. Nous mettons notre annexe à l'eau et allons enfin voir de visu à quoi ressemble cette Grèce sur laquelle nous avons tant rêvé ! Quelle déception ! Corfou est une ville impersonnelle comme on peut en trouver dans le monde entier.

Les petites ruelles de la vieille ville (bien agréables au demeurant) sont envahies d'échoppes de 'souvenirs' ou l'on vend des boîtes à musique ou des masques d'halloween ; rien que de très Grec quoi !

A notre retour à bord nous décidons de prendre un bain et d'en profiter pour se laver. Brrr... l'eau est glaciale, nous n'y prenons aucun plaisir. Pendant la nuit la houle se lève et nous nous rendons compte qu'en plus, ce mouillage est rouleur, c'est-à-dire inconfortable (on passe son temps à 'rouler' d'un coté sur l'autre).

Dès le lendemain matin, c'est décidé, nous mettons le cap sur Levkas.

3 - ITHAQUE

Las ! Le vent qui s'était levé avec nous au petit matin a tôt fait de nous laisser. Nous continuons au moteur, ce qui signifie pour Ernest aller très lentement. Le Mouillage que nous avons prévu sur Levkas ne pourra être atteint avant la nuit. Or,



Vathi et, au fond, petit point blanc, Ernest !

comme la plupart des mouillages, aucun feu ne le balise. Nous devons donc aller dans un port accessible de nuit : Vathi, sur l'île d'Ithaque, est tout désigné.

Après une longue navigation, sans réel problème, nous laissons tomber notre ancre dans la baie de Vathi car nous ne souhaitons pas nous mettre au port.

Le lendemain matin, une bonne surprise nous attend au réveil : cette baie est superbe avec un village en bord de mer et la chora sur les hauteurs. En Grèce, le premier village d'une île se construisait toujours sur la hauteur, question de sécurité. Ce village initial s'appelle la chora. C'est presque toujours le plus ancien et la vue, de là, est souvent magnifique.

Nous décidons de prendre notre annexe et d'aller faire un tour jusque dans la chora. Nous montons, montons sur une route escarpée mais la chaleur est telle en cette mi-septembre qu'il nous faudra rebrousser chemin. Qu'importe, le village autour du port est lui aussi très mignon et typique ; y faire quelques courses est un

plaisir. Nous reviendrons plus tard.

De retour à bord les cartes météo que nous recevons nous incitent à partir dès le lendemain au plus tôt : les vents sont forts ou contraires pour les jours à venir. En partant très tôt, et avec un peu de chance, nous atteindrons peut-être Missolonghi.

4 - MISSALONGHI

C'est la fin de l'après-midi, nous avons réussi à approcher Missalonghi à l'entrée du golfe de Patras. Nous sommes très attentifs car la zone présente de très faibles profondeurs ; c'est une région de marais salants. Il y a un chenal au milieu de ces marais qui permet d'atteindre le port. Un chenal est indiqué dans notre hémisphère par des bouées vertes (que l'on laisse à tribord) et des bouées rouges (que l'on laisse à bâbord). Encore faut-il les trouver ces bouées ! D'après le GPS nous ne devrions pas en être loin.



Missalonghi, le dragueur dans le chenal

Enfin nous devinons aux jumelles les bouées tant attendues. Mais, curieusement, dans ce qui est supposé être le chenal, il y a un gros bateau, immobile ! Tant pis, la nuit tombe trop vite, nous nous engageons. Au bout d'un demi mille nous rencontrons effectivement ce gros bateau : c'est le dragueur (qui impressionne beaucoup Martine) et qui obstrue totalement le chenal. Le vent s'étant levé, nous ne

pouvons rester derrière à attendre. Nous relevons la dérive d'Ernest et forçons le passage. Grosse frayeur : à un moment la profondeur était inférieure à un mètre ! Mais nous sommes passés !

Il faut savoir que, dérive relevée, Ernest n'a que 80 cm de tirant d'eau mais, en règle générale, on n'aime pas jouer avec ces choses là car, une fois que les huit tonnes sont posées par terre dans une mer sans marée, cela peut prendre des allures dramatiques.

Et c'est comme si cette épreuve nous ouvrait les portes d'un autre monde ! Nous nous trouvons tout à coup au milieu d'une cité lacustre. Le chenal est bordé de maisons sur pilotis, plus ravissantes les unes que les autres, envahies de plantes fleuries et possédant chacune leur petit embarcadère.



Maison sur pilotis avec son débarcadère

La ville de Missalonghi n'est pas beaucoup de charme : il n'y a rien à voir. Mais c'est une ville grecque où les gens vivent d'autres revenus que de ceux du tourisme et, pour nous, c'est très reposant. Nous aimerons l'accueil des gens, le joyeux chahut des étudiants, l'ambiance paisible de l'ouzerie. Dans ce grand port commercial il y a un tout petit cargo qui n'en finit pas de se faire charger de briques, en trois jours, nous n'avons pas vu la ligne de flottaison beaucoup s'enfoncer. Un tel bateau aurait été rempli en une demie journée à Otrante, avec des moyens pourtant limités...



Une maison de vacances...

La nuit, le port reprend les « activités »... de tous les ports du monde !

5 - NAVPAKTOS

Aujourd'hui, nous passons du golfe de Patras au golfe de Corinthe. Vent debout, comme de bien entendu. Nous devons donc tirer des bords. En approchant du détroit qui sépare les deux golfes, nous nous faisons arraisonner par la police : on construit actuellement un pont qui joindra les deux rives du golfe et ce chantier se passe obligatoirement au moteur. Avec le vent de face, nous avançons très lentement mais tant pis, c'est la consigne !

Navpaktos est un minuscule port fortifié dans lequel nous pointerons le nez d'Ernest... et duquel nous ressortirons aussitôt. Il n'y a même pas la place de faire demi-tour !

Toutefois, nous avons quelques courses à faire et surtout nous devons réapprovisionner du gaz. Or c'est la dernière ville un peu « achalandée » avant quelque temps. Nous décidons donc de mouiller et, comme c'est samedi soir, d'attendre lundi. Lundi matin, bien fatigués par un mouillage inconfortable et venté, nous fonçons acheter du gaz. Nous cherchons à débarquer le plus près possible du magasin (c'est lourd !) et donc, loin du bateau. La houle nous ballade pas mal et l'arrivée est un peu mouvementée. Au retour, avec la bouteille de gaz pleine, le hors bord refusera de nous pousser et nous devons revenir à la rame, contre vent et mer, houlà !

En arrivant au bateau, on se convainc définitivement que les standards français et grec en matière de gaz sont incompatibles. Nous allons donc, pour la première fois, devoir transvaser...

Cela demande des muscles, un endroit très aéré et un grain de folie. Le principe consiste à tenir la bouteille pleine en hauteur et à l'envers, bricoler un tuyau (si possible pas d'arrosage) pour relier cette bouteille à celle que l'on veut remplir, faire tout ce que l'on peut pour minimiser les fuites et... roule jeunesse. Comme il souffle en permanence plus de vingt nœuds au mouillage, tout se passe bien. On arrive même, avec une bouteille, à remplir nos deux cubes. Il ne reste plus qu'à ramener la bouteille vide et hop !

Mais nous en avons assez de nous faire secouer dans ce mouillage peu protégé, nous décidons de mettre en route dès notre retour pour Trisonia, la seule île habitée du golfe de Corinthe.



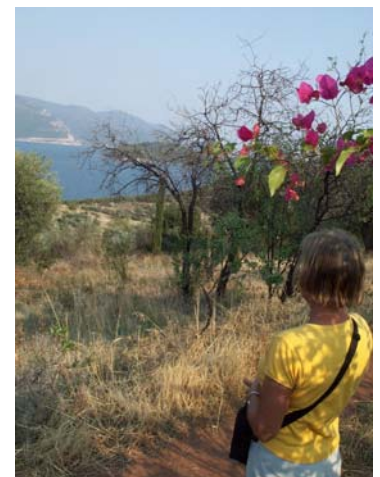
6 - TRISONIA

Ce qui frappe lorsqu'on arrive dans cette toute petite île, c'est la taille et la protection de la 'marina'.



L'île n'est pas loin du continent

La taille d'abord parce qu'elle est grande et qu'il y a beaucoup de place. La protection ensuite parce que l'on est dans une baie dont l'entrée est fermée par une autre île. Alors le brise lame de la marina ne semble servir à rien : Il n'y a aucune lame à briser ! Nous passerons notre séjour amarrés à l'extérieur de ce brise lame en ignorant totalement le vent qui souffle au



dehors. L'île est verte et belle, mais on en a vite fait le tour à pied.

Il y a là un yacht club, un hôtel 'offrant' toute les commodités pour les navigateurs : depuis la douche jusqu'à l'internet, quelques bars et un semblant d'épicerie où l'on commande son pain pour le lendemain.

Malgré tout les distractions sont rares et l'on se demande comment font ceux qui décident d'hiverner ici.

Le lendemain de notre arrivée on décide d'aller sur le continent en utilisant les services d'une barque de pêcheur reconditionnée pour l'occasion.

Avec peine, car il n'y a pas de ville en face, on trouve un 'supermarket'. Après avoir attendu longuement l'heure, improbable, de l'ouverture on entre dans une véritable caverne d'Ali Baba où les hameçons côtoient les tubes d'aspirine et les brosses à dents. Il y a de tout, dans un désordre indescriptible et certains produits se trouvent là tout simplement parce qu'on les a posés là la dernière fois qu'on les a manipulés... Bonjour la gestion de stock !

7 - GALAXIDHI

Après une journée de navigation difficile, toujours vent debout, apparaît enfin Galaxidhi. Après un passage stressant sur une zone de cailloux dans laquelle l'erreur n'est pas permise, nous embouquons le 'port' qui, en fait n'est qu'une anse, profonde certes, mais peu protégée.

Le guide du routard nous avait prévenu : cette ville a été peu à peu colonisée par les anglo-saxons qui l'ont modelée à leur image... et l'ont rendue bien chère.

Les maisons sont anciennes, parfois même antiques. Les inscriptions peintes à même les murs ne datent pas d'hier non plus et surprennent : bakery, grocery, hardware shop qui confirment ce que dit le Routard. Quelques boutiques spécialisées proposent des 'souvenirs' sophistiqués ; les prix le sont aussi...

Nous rentrons au bateau en fin de journée après une ballade agréable dans le vent (un comble pour un port). Depuis le bord, un homme en uniforme appelle Jean et lui demande de le suivre dans une guérite sur le quai avec les papiers du bateau. Là, c'est le grand cinéma concernant une taxe (le transit log) que les Grecs entendent faire payer à tout bateau entrant dans leurs eaux d'où qu'ils proviennent. Cette taxe (environ 200 € tout de même !) est en contradiction totale avec l'un des principes fondamentaux européens concernant la libre circulation des personnes et des biens. Quand on voit à quel point la Grèce a, par ailleurs, profité des 'bienfaits' de l'Europe, on ne peut que s'insurger. Et c'est ce que fait la communauté des yatchies. Heureusement pour ce soir, le formulaire à remplir est tellement compliqué, que notre homme remet cela à demain (lorsqu'un autre collègue sera de service). Le lendemain matin, déçus du cadre et de l'accueil, nous hissons les voiles en route pour de nouveaux horizons.

8 - KIOTA

Nous sommes samedi 27/9. Le canal de Corinthe coûte le double le dimanche et est fermé le mardi pour entretien et draguage. Comme nous en sommes trop loin pour le passer aujourd'hui, nous choisissons un port que les guides ne mentionnent pas mais qui semble assez grand pour nous abriter.



Ernest tout seul dans le port désert

A la fin de l'approche nous nous rendons compte qu'il s'agit d'un grand port commercial et que l'extrémité de la jetée s'est effondrée dans la mer. Une vague bouée l'indique et l'on a réinventé un feu d'entrée tant bien que mal...

Nous entrons et quel n'est pas notre étonnement de voir des centaines de mètres de quai **vides** ! Le port est désert, totalement exempt de bateau. Quand on connaît le coût d'investissement d'un port tel que celui là, on se dit que les problèmes de rentabilité n'ont encore pas atteint le Péloponnèse !



Le gros gâteau au chocolat

Depuis le large, nous nous sommes guidés sur un bâtiment qui ressemble à s'y méprendre à un énorme gâteau au chocolat. Raté, il s'agit de l'église d'une couleur et d'une taille totalement déplacées dans une ville comme Kiota.



L'intérieur de l'église

Un fois débarqués, nous ne pouvons pas résister à l'envie d'y faire un tour. Nous avons de la chance : un office est en cours. Le pope récite des prières qu'il lit sur des petites tablettes. Il en a un gros tas dans la main et les fait défiler à toute vitesse. En face de lui un 'répétiteur' (un civil sans costume) répète les textes à partir de livres posés sur un manège qu'il fait tourner frénétiquement. A l'issue de la cérémonie, les gens se déplacent sans un bruit, vont baiser des images pieuses recouvertes d'une vitre ou les pieds d'une statue. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'ils embrassent EFFECTIVEMENT les représentations des saints ;

Apparemment, pas de problème d'hygiène, Dieu est Grand !

9 - CORINTHE



Nous quittons dès le lendemain Kiota pour Corinthe non pas pour voir la ville qui ne présente aucun intérêt mais pour passer, dès lundi matin, le canal et foncer vers notre première île.

Tous ceux qui ont vu le canal depuis la route n'y ont vu... qu'un canal. Rien de passionnant, et pourtant ! On entre dans le canal en passant PAR-DESSUS le premier pont, un comble pour un bateau (il s'agit d'un pont de chaînes que l'on immerge pour laisser passer les bateaux).

Ensuite, point de tranchée bétonnée ou toute chose hideuse que le 20^e siècle a su si bien produire mais une tranchée champêtre, creusée dans la terre ou dans une roche friable qui s'effondre régulièrement dans le lit du canal. Ici, la seule marque humaine est celle d'un antique lampadaire, de temps en temps et les seuls trous dans la paroi sont des nids d'oiseaux. Les poissons sautent joyeusement, certains de n'être pas



importunés par un quelconque hameçon.

Bref, la traversée du canal c'est une demi-heure de bonheur... avant de passer à la caisse et d'apprendre que nous venons de franchir le canal le plus cher du monde ! (60 € le mille marin pour un bateau de 11 m).

10 - AIGINE

Aigine est la plus grande île du golfe de Saronique. C'est une escale bienvenue entre Corinthe et la mer Egée qui évite de devoir faire une navigation de nuit dans des eaux très fréquentées. Mais c'est aussi une île située à moins d'une heure de ferry d'Athènes.



Inutile d'en dire plus, tous ceux qui auront souffert un jour des pollutions engendrées par la proximité des métropoles comprendront.

C'est là que nous ferons vraiment connaissance avec le 'nouvel esprit grec', un horrible mélange d'arrogance et de cupidité. L'hospitalité ancestrale n'est plus qu'un vain mot, l'étranger n'est plus qu'une source à dollars ou euros mais sa présence dérange. Tout se fait vite, sans respect de l'autre, nous sommes dans la banlieue balnéaire de la capitale. Pourtant la ville est belle et bien intéressante avec ses vieilles ruelles commerçantes. Quelques bâtiments anciens, une cathédrale nous font, un moment, oublier nos mauvaises impressions.

Nous y ferons quelques achats techniques et plus ample connaissance avec un bateau que nous avons connu à Trisonia : Njord. Une sympathique famille en

congé sabbatique avec qui nous ferons un bout de chemin.

Les pièces mettent quelque temps à arriver ; nous ne repartirons donc que le 3 octobre pour Kythnos.



Njord

11 - KYTHNOS

Arrivée dans un mouillage de rêve : Kolona. Imaginez un petit îlot que l'on contourne pour trouver des pentes abruptes qui plongent dans une eau émeraude. Au fond, une langue de sable qui relie l'îlot à l'île principale. Quelques chèvres au milieu d'une végétation rare. A part cela pas âme qui vive ; on se sent vraiment hors du temps, des robinsons. Quel bonheur de plonger dans cette eau limpide pour s'assurer que l'ancre a bien croché dans l'herbe du fond ! Il y a, dans une des anses de la baie, des sources d'eau chaude. Il est déjà tard ce soir, la route était longue. Nous irons explorer cela demain.

Aie ! le lendemain la météo annonce une évolution qui ne sera sans doute pas bonne pour l'abri que nous occupons. Il faut aller se mettre à l'abri des vents du Sud. Nous émigrerons donc pour l'autre côté de l'île vers des zones supposées plus calmes... et là nous serons littéralement bloqués sur notre bateau pendant trois jours, en craignant même de l'abandonner une heure pour faire quelques courses à terre. Le vent souffle fort, les ancres dérapent et la paroi rocheuse est là, tout près.

Quelques jours plus tard, profitant d'une accalmie qui doit durer une petite journée, nous fonçons vers Naxos. Nous avons prévu d'aller voir Serifos et Sifnos mais les faibles abris qu'offrent ces villes aux vents de Sud (qui vont dominer pendant les prochains jours) nous font modifier notre programme.

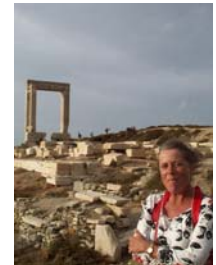
12 - NAXOS



La porte d'Apollon

Depuis quelques jours la météo grecque annonçait l'arrivée d'un fort vent de sud, alors décision fut prise d'abandonner notre mouillage désert (mais mal abrité) de Kythnos pour le port de l'île de Naxos.

Après une longue navigation à la fois mouvementée et calme (c'est la Méditerranée, capable d'alterner les vents forts et faibles dans la même journée, sans transition), nous arrivons, de nuit, dans le port. Fatigués, nous nous amarrons à la première place venue au Sud du quai. Dans les ports méditerranéens nous avons l'habitude de nous amarrer proue au quai, tenue par deux amarres, et de jeter l'ancre par l'arrière du bateau. Le lendemain, lorsque le vent s'est mis à monter, Ernest, poussé par le vent, a commencé à attaquer le quai par l'avant, l'ancre menaçait de déraiper, nous ne pouvions donc pas rester à cette place.



Quand on vous dit qu'il y avait du vent !

On remonte l'ancre et on fait le tour du ponton non sans mal car le vent en forcissant nous rabattait sur les autres bateaux. Nous arrivons enfin à nous amarrer et cette fois, le vent poussant sur le nez d'Ernest c'était les amarres qui tiraient et non plus l'ancre. Bon, on passe la journée comme ça et on va se coucher.



Une vue de la ville depuis la porte d'Apollon

3h du matin. Le vent qui faisait siffler les haubans vient de monter d'un cran dans les aigus et "bong", le nez d'Ernest attaque à nouveau le quai. Nous nous éjectons de la couchette en tee-shirt et petite culotte et nous nous retrouvons sur le pont du bateau, comme tous les habitants des bateaux alentour : le coup de vent de sud a viré coup de vent de nord. La situation est un peu critique. Les bateaux tapent sur le quai, au risque de monter dessus (dans ces cas là, on est content d'avoir une coque en alu). Chacun s'agite : trouver des amarres supplémentaires, traverser le port à pied, en escaladant chacun des bateaux, pour les attacher de l'autre côté et assurer un éventuel dérapage d'ancre, aider les autres, trouver des idées d'amarrages supplémentaires. Et le vent forcé, forcé. D'énormes cumulus traversent le ciel obscurcissant la pleine lune qui jusque là nous aidait bien. Et c'est la pluie. A gros bouillons. En un rien de temps, nous nous retrouvons trempés,

transis, les doigts gourds incapables de tirer plus longtemps sur les cordes que nous avons tendues un peu partout. Au petit jour le port ressemblait à une toile d'araignée et ses habitants à des hiboux chagrins venant d'être surpris par la lumière... Il n'y eut pas beaucoup d'agitation sur les ponts ce jour là !

Nous resterons huit jours au port, le temps de laisser passer ce mauvais temps

Naxos est une grosse île, approximativement au centre de la mer Egée, visitée plusieurs fois par jour par des ferries, même au mois d'octobre. Le tourisme est, là encore, la seule matière première. Nous n'osons imaginer le cœur de l'été en contemplant l'activité encore forte d'une fin de saison.

Nous avons mis à profit cette semaine d'arrêt forcé pour visiter l'intérieur du pays, notamment le plus vieux et le plus important village, la 'capitale' de l'île en quelque sorte.

Nous partons tôt le matin, préférant les transports en commun aux bétailières à touristes. C'est moins confort mais tellement plus vivant ! Le paysage est grandiose et l'on découvre de hautes montagnes escarpées dès que l'on quitte le littoral. Le vieux bus poussif que nous avons pris, qui fait aussi livreur et facteur pour les villages que nous traversons, n'arrivera jamais, pense-t-on, à gravir des pentes aussi raides. D'autant qu'une fois sur deux le chauffeur passe les vitesses à coups de pied et que les freins entonnent une sorte de Traviata grecque à chaque fois qu'il les sollicite...

Après une bonne heure d'efforts, nous débarquons dans une petite ville pleine de charme. Les ruelles sont pavées d'un marbre grossier de la région, poli par les ans. Ces pavés n'ont jamais vu, et ne voient encore, que le lent cheminement des hommes et le pas assuré des ânes. Fort heureusement, l'ensemble est bien trop escarpé et inégal pour les automobiles et même les vélomoteurs.

Nous flânon au hasard mais réalisons bien vite que, là aussi, nous ne sommes que des 'portefeuilles à pattes' et que ce que nous pensons n'intéresse pas grand monde.

Nous rêvons devant les entrepôts d'une 'entreprise' de matériaux de construction où une grosse commande est en cours



d'expédition : une file d'ânes attend. Un à un ils sont pris en main par des chargeurs qui leur remplissent les bûts de gravier ou de sable.

Nous flânon dans les chemins de mule qui flirtent avec les sommets des montagnes, bien élevés ici. Mais le vent qui s'est levé depuis notre arrivée prend des proportions qui nous inquiètent. Contrairement à nos projets, nous ne passerons pas la journée dans les montagnes.

Il nous reste une heure et demi avant le prochain passage du bus. Nous allons tuer le temps dans un petit café que nous avons remarqué durant notre promenade : quelques vieux y jouent au tric trac, d'autres aux cartes. A part cela la grande salle est déserte. Le mobilier, les décors, les portes même ont vu passer bien des années. De la charcuterie pend du plafond. Hors saison, c'est sûrement une boutique à tout faire. Une personne âgée, pour qui la marche semble pénible, nous sert, en cravate et costume de velours.

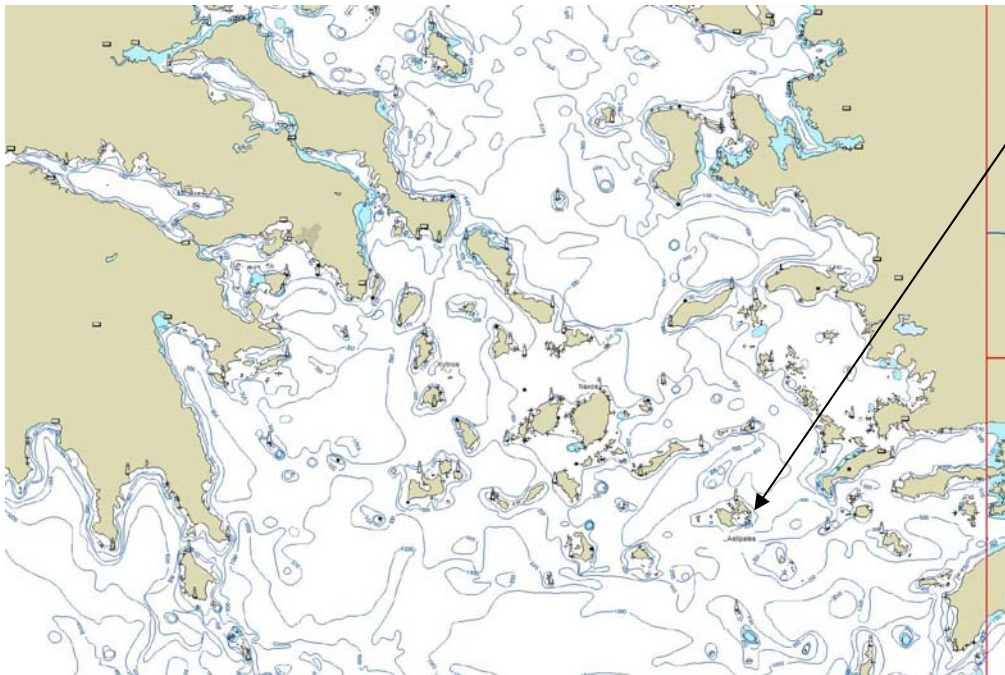
Cette bière sera une des plus chères que nous ayons consommée en Grèce. Et d'un coup le charme est rompu. Touriste tu es et touriste tu resteras, quoi qu'il arrive.

La météo annonce une accalmie. Nous décidons rapidement de lever l'ancre dès le lendemain.

Après une journée bien ventée pendant laquelle le bateau avance bien, nous ferons une courte escale à Skinoussa, une petite île charmante des petites Cyclades. Malheureusement, pour profiter de notre 'fenêtre' météo, il faut repartir dès le lendemain. Dommage, cette île nous aurait beaucoup plu.

13 - ASTIPALEA

Voyage mi-venté, mi-calme (tiens, encore !) jusqu'à l'île en forme de papillon. Nous avons choisi un mouillage protégé de tous



les vents. En effet, si l'on regarde une carte de l'Egée, on voit qu'Astipaléa est seule dans un couloir Nord-Ouest Sud-Est bien dégagé. Rien ne la protège donc des vents dominants (Nord ou Sud suivant la saison) et la réputation de l'île n'est plus à faire... Le vent se lève en arrivant près de l'île et, après avoir longuement longé les falaises abruptes, nous découvrons un petit goulet, et... C'est le désert. Une grande anse, totalement fermée,

s'ouvre devant nous. Deux ou trois maisons sur le bord du rivage, deux bateaux à l'ancre et c'est tout !

Il est tard, la nuit va bientôt tomber, nous irons explorer le lendemain. En attendant, nous prenons un bain. Brr..., l'eau est déjà bien froide !

L'excursion à terre nous enthousiasmera. Le paysage est très aride, pelé. Nous accostons sur une autre planète. Nous sommes, paraît-il, en Europe !

Les quelques foyers installés autour de la baie vivent dans un état de dénuement assez grand, au milieu des chèvres, des moutons, des poules et des abeilles. Un microcosme auto suffisant où la pêche a bien entendu son importance. Il y a, évidemment, dans ces quelques maisons au toit de pierre, une taverna. Mais, pour se faire servir une bière, il faut aller chercher la Mama qui travaille sur un bateau non loin de là...

Nous avons fait quelques km à pieds dans un paysage fantastique fait de montagnes roussies par le soleil, de cailloux et de rares touffes d'herbe, avec toujours, n'importe où l'on se tourne, la mer en arrière-plan. Seul le bruit du vent et les cloches des chèvres. Enfin la Grèce. Jamais encore nous n'avions ressenti, y compris dans les chemins de mule à Naxos, une telle sauvagerie. Entraînés par l'ambiance, nous avons longuement cheminé jusqu'à l'autre côté de la colline abrupte... Où nous avons retrouvé la mer.

Mais le temps est tellement incertain, il change si vite que nous ne pouvons laisser longtemps notre bateau seul au mouillage.

